



Rentrée littéraire 2012

fayard

L'édito

Le roman français est en grande forme. Deux signes ne trompent pas. Le premier : on n'entend plus un auteur claronner son agonie ou prophétiser sa mort. Le second : un éditeur de littérature française peut espérer croiser un grand lecteur sans qu'il lui assène : « De toute façon, moi, je ne lis que des romans étrangers. » Mieux, les exemples de romans français qui ont rencontré dans l'année un succès critique *et* public, suscité l'engouement à l'international et dans l'audiovisuel, ne manquent pas pour faire taire le fâcheux, et passer la tête haute. Cette nouvelle donne ne constitue peut-être pas encore un âge d'or, mais pour nous tous, libraires et éditeurs, qui voyons dans la littérature hexagonale un art vivant – et nécessaire –, c'est un peu comme un prompt renfort qui nous mènerait enfin au port. Les écrivains, eux, ont joliment

relevé le gant : les clivages (littérature de l'imaginaire/du réel/autofiction) s'estompent et le roman y gagne en ambition. La nouvelle littérature française est libre, protéiforme, inventive.

Nul hasard, donc, si les écrivains de la rentrée Fayard, dans leur radicale diversité, ont tous pris la littérature dans leur filet. Et citant Antoine Compagnon, nos huit romanciers affirmeraient volontiers : « Le fait que la littérature parle de la littérature ne l'empêche pas de parler du monde. »

Avec Thierry Beinstingel, un représentant de commerce échappe à l'enfer de la « consumérotocratie » en réenchantant sa route grâce aux vers de Rimbaud. Benoît Duteurtre envoie son double à la conquête de la capitale pour devenir coûte que coûte un artiste.

Jean Grégor met en scène un romancier qui cherche à comprendre comment son père a failli être assassiné – précisément à cause de ses écrits. Stéphane Michaka nous convie à la valse auteur-éditeur, avec Raymond Carver pour cavalier. Éric Paradisi ravive la vieille querelle de l'amour et de l'écriture. Alexis Salatko transforme son parcours halluciné d'écrivain en thriller. Anne-Sylvie Sprenger redessine l'ouroboros de la vie et de la fiction. Et Gaspard-Marie Janvier, en un hommage, nous lance à l'aventure dans les pas de Jim Hawkins et Long John Silver.

Le roman français est en grande forme, tournez la page pour la carte aux trésors!

Elisabeth Samama,
Directrice littéraire

Thierry Beinstingel

Le livre

VRP en papier peint, celui que ses collègues appellent l'«ancêtre» fait relier ses échantillons dans de gros volumes à couverture de cuir. Ils racontent quatre décennies d'intérieurs à la française, depuis les motifs bariolés du yéyé jusqu'à la tyrannie du blanc, cette pensée unique de la décoration contemporaine. Mais sa vraie passion, c'est la correspondance de Rimbaud, celle des pistes africaines, quand le poète était aussi voyageur de commerce. Il l'emporte partout, dans les petits hôtels aux réceptionnistes parfois mal aimables, la feuillette au resto chinois ou à la pizzeria, y songe encore en traversant la place déserte d'un patelin, cigarette aux lèvres. Et chaque fois qu'un «rendez-vous clientèle» l'amène du côté de Charleville, il va se recueillir sur la tombe de son compagnon de route.

Une jeune femme fraîchement nommée à la tête de l'équipe a pour mission de convaincre ce poète du papier peint de vendre aussi des meubles. C'est le nouveau «concept» de l'entreprise: amener les gens à acheter un canapé assorti au revêtement du mur. Lui ne veut pas en entendre parler. Quand il pense aux milliers d'années qu'il a fallu à l'homme pour apprendre à se tenir debout, vendre des canapés lui semble une défaite.

La nouvelle responsable sait toutefois que les canapés ne sont qu'un prétexte. L'ancêtre est usé, ses méthodes sont caduques, à l'image du cuir craquelé de ses reliures. Sa fidélité à ses vieux clients, sa méfiance à l'égard des enseignes tapageuses des périphéries, tout cela indispose et la direction veut se débarrasser de lui. Or aucun canapé ne l'attend nulle part. Le priver de la route, des petits hôtels et des restos chinois; l'empêcher de contempler les stations-service et les aires de repos avec les yeux de Rimbaud, c'est le réduire à néant.

Thierry Beinstingel

Ils désertent



Fayard Roman

L'auteur

Se réappropriar la vie, résister à tout ce qui efface l'individu au profit de sa fonction sociale, et pour cela se réapproprier le langage et son propre regard sur les choses, telle est la quête que poursuit Thierry Beinstingel de livre en livre, à travers chacun de ses personnages. Mais l'auteur de Retour aux mots sauvages, très bien accueilli lors de la rentrée 2010, salué par la presse et par l'Académie Goncourt, franchit avec Ils désertent une étape décisive dans la construction de son œuvre romanesque. Son VRP passé de mode mérite sa place dans l'imaginaire littéraire au côté du commis voyageur d'Arthur



Miller. Mais avant de tirer sa révérence, dernier témoin d'un monde disparu, l'ancêtre, lui, révèle une façon de réenchanter le monde à venir.

L'extrait

Tu refais les calculs pour la centième fois. Tu as beau essayer toutes les options possibles, aucune n'est satisfaisante. Si on se sépare de l'ancêtre, il y aura inévitablement un manque à gagner, un trou dans le chiffre d'affaires. Il faudrait embaucher, mais ton chef t'a fait comprendre que ce n'est pas possible en ce moment. La conjoncture, la crise, pas seul à décider, les prétextes habituels. Alors tu recommences en remaniant les équipes des vendeurs.

Avec les yeux de Rimbaud...

Tu te demandes d'ailleurs comment a fait l'ancêtre pour développer la distribution dans tout le pays. On le voit sur une photographie que tu as retrouvée dans un vieux dossier. Il pose avec le patron devant un break à calandre chromée. Tous deux sourient, clignent des yeux devant le soleil. Il a l'air si jeune. Les deux d'ailleurs ont cette assurance malhabile d'enfants en train de préparer des blagues. Maigre, la cravate de guingois portée comme un licol sur un costume brillant, l'ancêtre a eu vingt ans. C'était une époque à pantalons étroits à la taille et larges du bas, on arborait des cols à pointes démesurées. Tu possèdes un cliché de ton père habillé de la sorte, même aspect juvénile. Tu aurais aimé connaître cette époque. Tu retournes à tes calculs. Pour bien faire, il faudrait déplacer le commercial qui s'occupe de la Normandie vers le Nord et décaler deux ou trois des quatre représentants de Paris vers l'Est. Ce qui augmenterait les zones d'action de plus de trois cents kilomètres. Soudain, tu te sens lasse. Peut-être n'était-ce pas une si bonne idée que d'accepter ce travail, fût-il bien payé. Tu regardes encore la photographie des deux hommes, la voiture à calandre brillante, le soleil éclatant que l'on devine, leur sourire heureux. Qu'est-ce qui a cloché depuis? ”

Benoît Duteurtre



Le livre

Automne 1980, Jérôme Demortelle débarque à la capitale. Il a vingt ans et fait ses débuts dans la musique, porté par sa passion pour la new wave. Comme il se doit, ses idées et ses accoutrements affichent le style d'une génération pressée de balayer ses aînés, les encombrants soixante-huitards.

Mais ce jeune homme moderne, épris de second degré, est aussi, plus secrètement, sous l'emprise d'un vieux mythe : celui de la « montée à Paris », où il rêve de conquérir la gloire artistique à l'image de ses illustres prédécesseurs.

Or c'est dans un autre monde qu'il atterrit. Le nouveau quartier des Halles, avec son Forum clinquant et ses galeries commerciales, vient de remplacer l'ancien « ventre de Paris ». Entre mythe et réalité, les décalages sont innombrables, et Jérôme, trop pressé, se précipite dans toutes les impasses : la question de l'entrée dans les boîtes à la mode (ou l'humiliation de se voir refuser) lui tient lieu d'enjeu existentiel ; le goût prononcé pour la cocaïne lui donne l'impression d'être un acteur dans cette société noctambule où il n'est qu'un figurant.

Ce jeu des apparences, à la veille de l'élection de François Mitterrand, raconte aussi la naissance d'un monde qui est devenu le nôtre.

L'auteur

Le comique social se mêle à une dérive plus sombre dans cette évocation où Benoît Duteurtre semble parfois parler de lui-même. Il ajoute un épisode décalé à ses romans autobiographiques, Les Pieds dans l'eau et L'Été 76, en choisissant de peindre ce portrait d'un double guidé par l'ambition impatiente, la passion de la musique funky, une homosexualité encombrante, et tout l'amour d'un jeune provincial pour Paris.



L'extrait

À sept heures du soir, dans l'appartement sommairement aménagé, Chantal ouvrit le Tupperware contenant une salade de riz qu'elle avait préparée le matin même ; puis elle déplaça les feuilles d'aluminium qui laissèrent apparaître quatre tranches de jambon pour un pique-nique familial. Les parents comptaient reprendre la route sans attendre pour arriver à Dieppe dans la soirée. Après avoir rangé sa fourgonnette au parking, Jacques commençait à se détendre et ouvrit une bouteille de vin ; puis il se tourna vers son fils, pour trinquer avec lui en s'exclamant :

- À la vie parisienne !

Comme il prononçait ces mots, une étrange lueur passa dans son regard. Les verres s'entrechoquèrent, tandis que Jérôme imaginait tout ce que son père avait connu, ou simplement désiré, pris dans le carcan de son époque et de son éducation. Très excité par le sort de son aîné, Mathieu s'exclama :

- Et si on restait tous dormir ?

Le petit con ! Une seconde, Jérôme redouta de voir se prolonger jusqu'au lendemain cette expédition qui rappelait les aventures de Bécassine. Il brûlait de voir sa famille dégager les lieux ; car à cet instant seulement il deviendrait parisien, oublierait ses origines et rejoindrait la cohorte de jeunes artistes qui, génération après génération, ranimaient l'esprit de la capitale.

À propos de L'Été 76 :

« Dans une prose classique qui prolonge sa délicieuse veine proustienne, Benoît Duteurtre évoque avec une nostalgie douce son adolescence timide, sauvée par les disques de Led Zeppelin. »

Frédéric Beigbeder, *Le Figaro magazine*

« La lecture de L'Été 76 s'impose. Elle éveille chez le lecteur une très curieuse mélancolie. »

Edmonde Charles-Roux, *La Provence*

« Avec Duteurtre, vous aurez l'impression de cheminer d'un bon pas, en compagnie d'un ami enthousiaste, qui vous fait découvrir à quel point les choses de ce monde sont douces à aimer et les mots délicieux à savourer. »

Patrick Williams, *Elle*

Un hommage à la bohème de Paris, à la musique funky et aux mauvaises fréquentations.

« C'est ce qui bouleverse dans ce roman : un jeune garçon qui, *ex nihilo*, loin de la famille et des professeurs, s'apprend tout à lui-même. »

Yann Moix, *Le Figaro*

« Benoît Duteurtre ne propose pas seulement le remarquable tableau d'une adolescence provinciale, il restitue dans sa complexité et ses contradictions le paysage intellectuel et artistique d'un temps de rupture. »

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

Benoît Duteurtre

À nous deux, Paris !

Fayard Roman

Jean Grégor

Le livre

Comprendre l'homme qui avait renoncé à tuer son père. Tel fut le projet qui s'est imposé à Jean Grégor, comme une urgence littéraire.

De son adolescence, l'auteur a gardé le souvenir des moments passés en famille dans la maison des environs de Paris, mais aussi des coups de téléphone anonymes et des visiteurs qui passaient sans s'annoncer, venus du continent africain ou dépêchés par les renseignements généraux. Son père, Pierre Péan, menait en journaliste indépendant des enquêtes qui commençaient à déranger. Et c'est pourquoi un certain Jean-Michel fut payé afin qu'il lui arrive un accident.

Mais ce contrat ne se déroula pas comme prévu, et Péan eut la vie sauve. Ce sont, paraît-il, des choses qui arrivent, les aléas du métier en quelque sorte. Moins

fréquent, en revanche : Péan se débrouilla pour entrer en contact avec Jean-Michel, et ils devinrent amis.

Désormais écrivain, Jean Grégor soumet cette amitié hors normes à une investigation romanesque. Se confronte à ce qu'un enquêteur appellerait le «facteur humain», qui lui apporte un autre regard sur Péan et sur lui-même.

C'est en Afrique, où l'ami de Péan habitait désormais, que fut fixé l'étrange rendez-vous. Ce qu'il espérait y trouver, le romancier n'en savait rien. Les confessions d'un homme que tout éloigne de l'ordinaire ? Le secret d'une amitié échappant à tout artifice ? L'image d'un père magnanime ? Ce qu'il découvrit est plus simple et plus compliqué : le sentiment d'être vivant comme il ne l'avait jamais été, et l'infini questionnement sur le prix de cette vie.



© Christine Tamalet

“ L'extrait

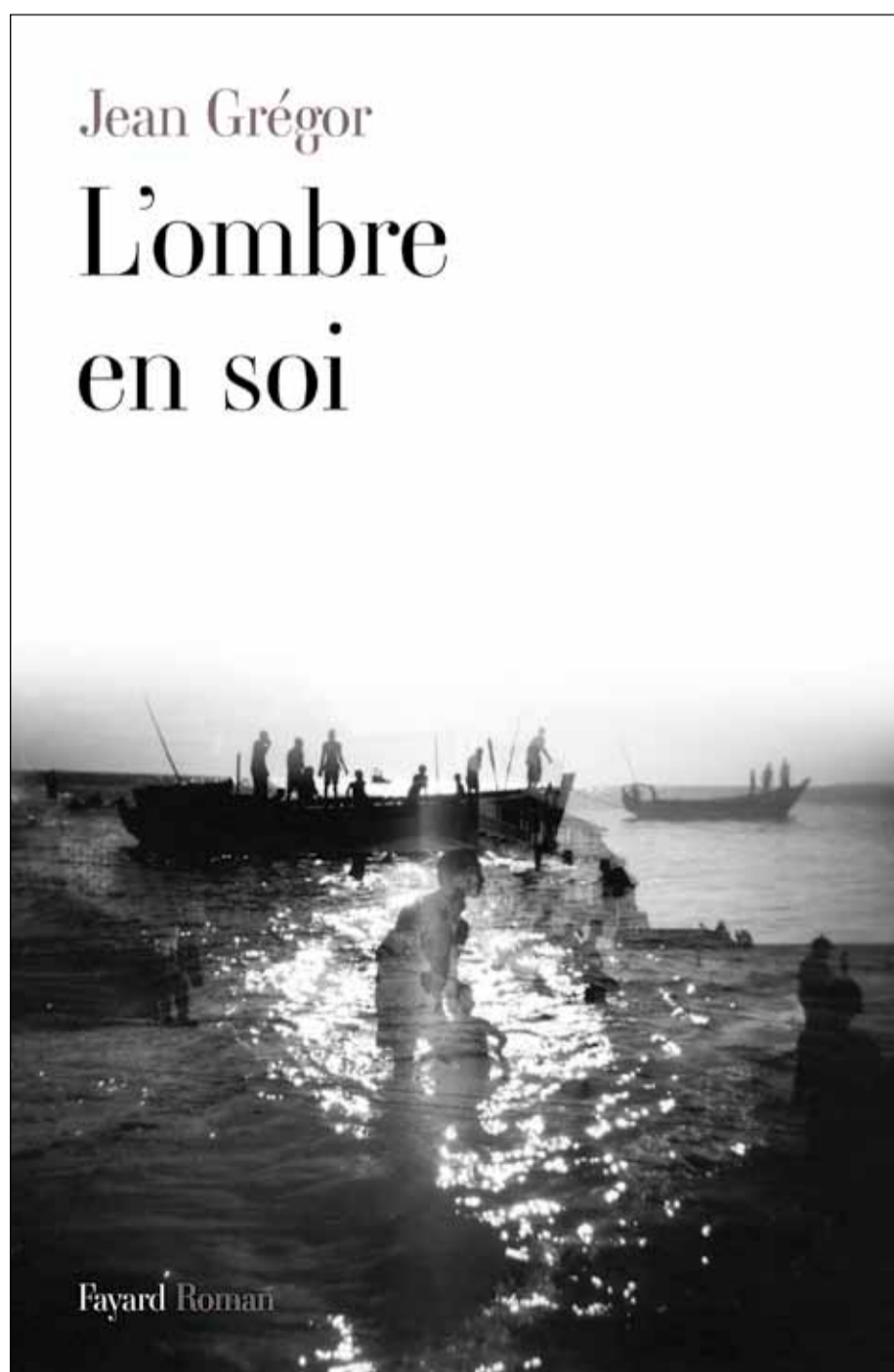
Pour moi cette négresse a un visage. Du temps d'*Affaires africaines*, le bureau de Péan se trouve encore dans la maison, sur le même palier que ma chambre, à côté de la salle de bain. Ses vestes en velours côtelé sont entassées sur une chaise. Sur son bureau, il vide ses poches de ses billets et pièces, si bien qu'il y a toujours un peu d'argent «à disposition» pour mes virées à la boulangerie. Personne ne peut ignorer le bordel qui y règne. Ni passer à côté de la grande carte postale à deux battants, posée sur une étagère : une Africaine se tenant au bord d'un fleuve, exhibant une superbe paire de seins volumineux et beaux, naturellement beaux. Comme son visage tendu vers le lointain. Je suppose qu'une légende donnait l'origine ethnique de la jeune femme aux scarifications et aux colliers bien particuliers. Je n'oublierai jamais cette poitrine généreuse, présente pendant des années dans mon univers, à un âge où en voir une vraie – même petite et blanche – constituait le summum de mes fantasmes. Je ne remercierai jamais assez Jean-Louis Gouraud qui envoya cette carte à mon père. Plus tard, nous devînmes amis, lui et moi, et il fut toujours d'un précieux soutien dans mes tentatives littéraires, mais pour l'amour des formes, des courbes, et autres attributs féminins, ce fut lui mon parrain.

Exposer cette carte postale à la vue de tous devait amuser Péan. Mais je me dis que, finalement, Péan aurait pu tomber amoureux d'une Africaine. Cette attirance aurait été en accord avec sa vie. Je ne veux pas froisser ma mère, mais il me faudra poser cette question à Péan : pourquoi, au Gabon, est-il allé pêcher une Blanche ? Pourquoi une Française dont les seins certes furent beaux, mais comment les comparer à ceux de la créature de l'étagère de son bureau ? ”

L'auteur

Conscient de s'aventurer sur la zone frontalière entre le bien et le mal, mais guidé par la conviction que c'est là que tout se joue, Jean Grégor a forcé le destin. L'ombre en soi bouscule les représentations traditionnelles de la filiation, de l'amitié, de l'humanité. Chez Fayard, l'auteur a publié Transports en commun en 2010.

Histoire de la mort qui rôde mais ne frappe pas...



Gaspard-Marie Janvier

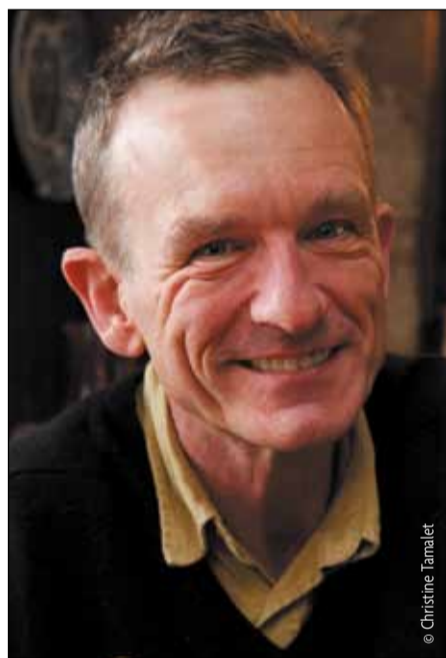
Le livre

En réglant ses affaires de succession, David Blair, dernier rejeton d'une lignée d'éditeurs écossais, croit trouver un trésor capable de sauver la maison familiale de la faillite: la carte prétendument dessinée par Stevenson et son beau-fils un jour de 1881, qui avait servi de support à son célèbre roman *L'île au trésor*, mais fut égarée, à la grande colère de son auteur.

Tandis que les experts se penchent sur ce document plus énigmatique qu'il n'y paraît, David, écoeuré de comptes paternels, met le cap sur les Hébrides pour prendre l'air. Il accoste à Farà, une île minuscule au plus fort de l'ouest, où vit un petit monde qui le séduit aussitôt: l'aubergiste «au charme sinueux», l'aviateur français atterri là un jour de panne de moteur, le curé pêcheur à la mouche, et bien d'autres, tous dotés d'un vigoureux talent pour les histoires. Il ne soupçonne pas que l'évocation de la carte va réveiller chez ses nouveaux amis, nourris de récits de naufrages et d'esprit de revanche, la promesse fabuleuse des trésors enfouis de l'Invincible Armada. Aux enchères, la pièce suscite l'intérêt d'un milliardaire de l'informatique et celui du conservateur du patrimoine, ce qui semble confirmer leurs lubies. David se trouve embarqué malgré lui dans une aventure comme on n'ose plus en imaginer dans notre monde cerné par les satellites, sanglé par les contraintes économiques et les normes sécuritaires.

Quel trésor! est une parabole sur les vrais et les faux trésors de notre temps, un hommage amusé au grand romancier écossais Robert Louis Stevenson, un chaleureux hymne à l'Écosse, ultime terre où «les rivières sont libres et les lochs respirent».

L'aventure encore aujourd'hui



© Christine Tamalet

L'auteur

Disciple de Nicolas Bourbaki à l'université de Nancago, puis chercheur en mathématiques, Gaspard-Marie Janvier aurait sans doute fini vieux géomètre si le grand air, la montagne, si la philosophie et la littérature ne l'en avaient dérouteré. Il a écrit (sous noms d'emprunt) des manuels d'aéronautique et de météorologie, ainsi que d'autres livres sur d'autres sujets, et s'est consacré à diverses tâches d'enseignement. Il a publié aux éditions Mille et une nuits le Rapide essai de théologie automobile (2006), Le Dernier Dimanche (2009) et les truculentes Minutes pontificales sur le préservatif (Dossier Cundum). Il organise sa vie pour écrire à l'abri.

Gaspard-Marie Janvier Quel trésor !



“ L'extrait

– Des cartes ! Vous les avez vues, vous, ces cartes ? Des contes, oui, tout juste bons à dormir debout accoudé à votre bar à boire votre bibine !

– Oh mais ! Ces cartes, elles traînent dans les placards de famille. Seulement voilà : y a des blancs-becs qui tombent dessus et s'en servent pour allumer leur cibiche. Alors les trésors, forcément, y-z-ont jamais trouvé preneur !

Les deux hommes devaient régler un contentieux de longue date car, sans que j'en comprisse tout à fait les raisons, ils commencèrent à s'insulter hardiment, tous les deux passablement excités par l'alcool, avec des noms d'oiseaux inattendus. Je les soupçonnai d'y prendre quelque plaisir, car l'un et l'autre surenchérissaient dans le ton et la forme, alors que lady Franklin, paniquée, poussait des mugissements et perdait des plumes en

battant des ailes sur l'épaule de McDiarmid. Je crois que ce fut la trouvaille de Warluis : «Pie mal embrochée» qui mit le volatile et son maître dans un état de fureur tel que je résolus de m'interposer.

– En quelle année, dites-vous, eurent lieu ces naufrages ?

Ils sursautèrent et me regardèrent, stupides.

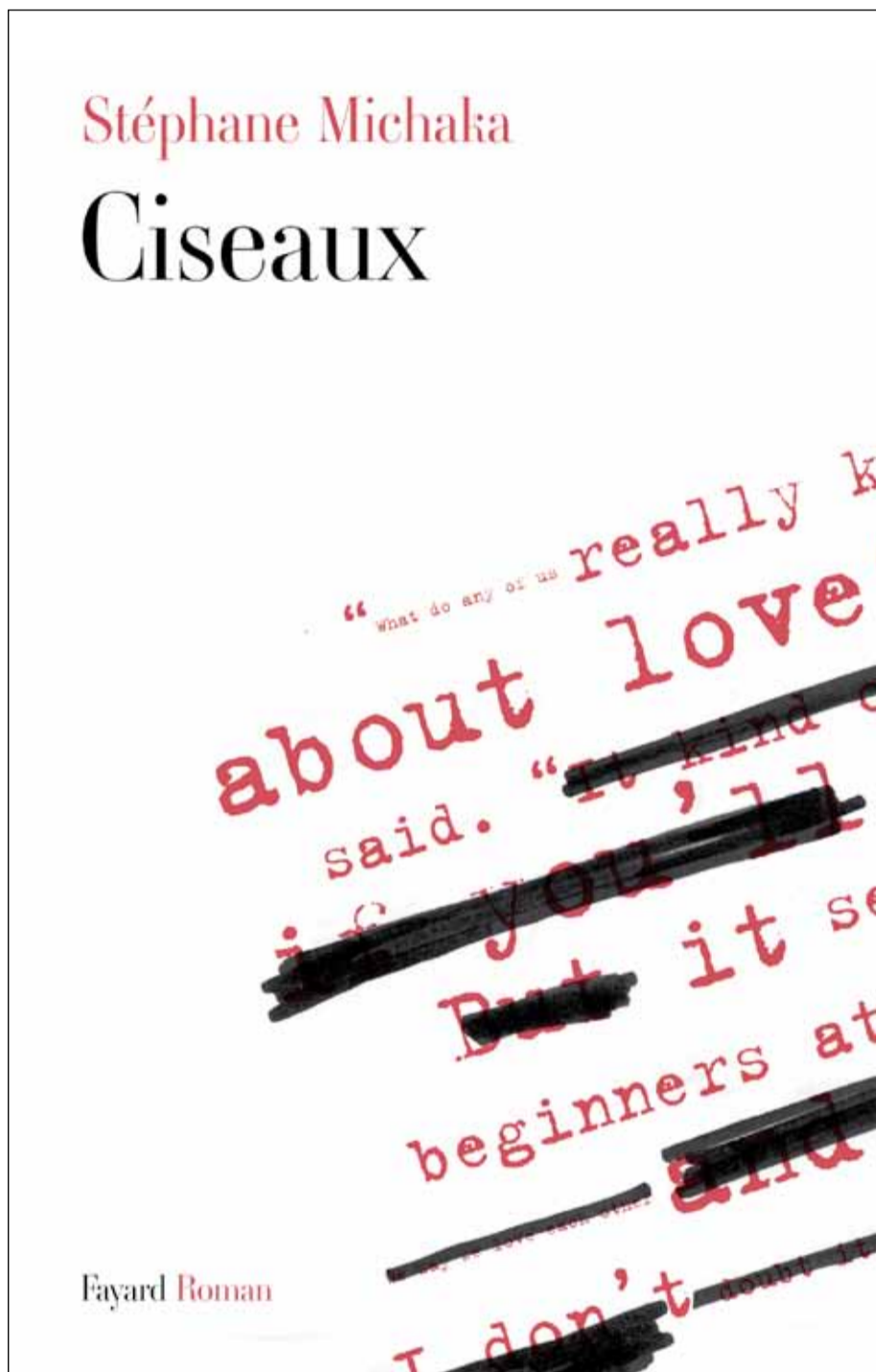
– Ah ! Monsieur Blair, quel spectacle pour un gentleman ! fit Alasdair d'une voix mielleuse.

– 1588, répondit Warluis, épongeant son front et se rasseyant à mes côtés. Pourquoi ?

– J'ai quelque chose avec moi qui certes n'est pas une carte mais pourrait y ressembler. Je dépliai devant eux mon dessin du matin, que je repassai de la paume de la main.



Stéphane Michaka



Le livre

À quinze ans, Raymond décide qu'il sera Hemingway ou rien. Et la nouvelle, avec ses silences têtus et ses fins en lame de rasoir, son genre de prédilection. On est à Yakima, dans le nord-ouest des États-Unis. Autant dire nulle part. Son ambition donne le tournis à Marianne, la petite serveuse de la boutique de donuts. « C'était le truc le plus excitant que j'avais jamais entendu. Je lui ai dit : "Tu peux compter sur moi, Ray." » Les deux adolescents se marient quelques mois plus tard. Marianne est enceinte. Raymond n'a pas commencé à boire.

Douglas, lui, vient d'obtenir le job de ses rêves : directeur littéraire d'un magazine prestigieux. Les nouvelles qu'il reçoit l'irritent comme un vilain

psoriasis. Pour calmer ses démangeaisons, il coupe, réécrit, sculpte avec ses ciseaux. « C'est leur voix, tu m'entends ? Mais c'est ma signature. »

Quand il le rencontre, Ray peaufine son art dans l'alcool depuis près de dix ans et Marianne subvient aux besoins du ménage. Douglas va changer leur vie.

Raymond Carver, Maryann Burk-Carver, Gordon Lish et la poétesse Tess Gallagher qui attend son heure en coulisses... *Ciseaux* raconte leur histoire : dans l'Amérique des années soixante à quatre-vingt, l'accomplissement de deux hommes en proie à une dépendance réciproque, un écrivain et son éditeur qui coupe ses textes au point de les dénaturer.

L'auteur

Stéphane Michaka avait envie depuis longtemps de raconter une histoire forte et conflictuelle entre un écrivain et son éditeur. Le mythe de Carver lui a offert les figures dont il rêvait. Salué dès son premier roman pour sa plume délicate et sa maîtrise de l'art dramatique, l'auteur de *La Fille de Carnegie* (Rivages/Noir n°700, finaliste du Grand Prix des Lectrices de ELLE 2009) explore, au-delà de la rivalité entre un artiste et son mentor, la passion amoureuse qui lie un homme et une femme déterminés à s'inventer un destin.

Le roman de Carver, tragique, drôle et bouleversant

« L'extrait

RAYMOND

J'aimerais m'en préserver, mais chaque fois que je lance un galet j'éprouve une crainte. Une superstition. Que c'est un caillou en moins dans ma paume. Et que je vais devoir faire avec. Vivre sans la moindre certitude. Dans cette catastrophe de ne pas en avoir.

Je crois que dans mes nouvelles je n'ai jamais parlé d'autre chose.

Je m'appelle Raymond. Je suis écrivain. Enfin, j'espère le devenir.



MARIANNE

Avant il y avait Raymond, moi et, entre nous, l'écriture de Raymond. Maintenant il y a quelqu'un d'autre. Douglas avec son magazine. Est-ce que cela me laisse une place ?

C'est devenu moi, la personne en trop ?

DOUGLAS

Sa vie, le violent foutoir dans lequel il s'est mis : deux gosses à vingt ans, les dettes, l'alcool, Marianne qui l'adore et l'encombre, le drame domestique du col bleu qui s'obstine à écrire : voilà ce que je cherchais. La chronique d'une ambition absurde. Prométhée enchaîné à la supérette du coin. C'est moi, c'est vous, si on n'avait pas eu le choix.

JOANNE

C'était dans une librairie, il y a un an. Il était venu parler de ses nouvelles. Je les ai feuilletées. Je les ai lues et relues. Je connaissais Ray bien avant de le rencontrer. Je suivais le sillon de ses phrases comme on caresse du doigt un visage aimé. Je devinais où il avait mal.

Éric Paradisi

Le livre

Publier des romans ne m'empêche pas de rater ma vie amoureuse. Mais lorsqu'une réalisatrice m'a demandé d'embrasser Meryl dans le champ de la caméra, mon cœur a basculé. À l'image, c'était un baiser de cinéma, pour nous, le début d'une histoire. Meryl n'était pas figurante comme moi, c'était une vraie comédienne, et en amour elle n'acceptait que le premier rôle. Peut-on s'aimer lorsque l'un crée des personnages et que l'autre en interprète ? Moi j'aimais comme j'écrivais, comme si mon sentiment ne pouvait se dévoiler qu'entre les lignes. Meryl affirmait qu'aimer c'est appartenir à l'autre ; je répondais en m'isolant de longues semaines avec mon manuscrit. Dans

mes livres la passion prenait toute la place, mais jamais je ne suis parvenu à concilier deux histoires, celle que je vis et celle que j'invente. Je m'en disculpais en feignant de croire qu'elle évoluait comme moi dans la fiction, alors qu'elle s'acharnait à me ramener dans la réalité. Comme les décors ont un envers, le romantisme a sa face cachée. Souvent, j'imagine les gestes que je devrais faire pour éviter une dispute, les mots que je devrais prononcer pour sceller une réconciliation. Puis j'y renonce. Je ne donne la réplique qu'à mes personnages. L'écriture est si possessive qu'elle m'empêche de vivre. Pourtant je ne voulais pas passer à côté de la vie. Ni à côté de Meryl.

Quand tu aimes, il faut partir.



© Christine Tamalet

L'auteur

À ses débuts, Éric Paradisi était assistant réalisateur à la télévision, avant de devenir producteur. Puis il a écrit plusieurs tubes en tant que nègre, collaboré à des scénarii et fait quelques apparitions sur le grand écran. Son premier roman, *La Peau des autres*, très remarqué, parut chez Gallimard en 2005, suivi de *Séquelles ordinaires* en 2007. Chez Fayard, il a signé *Un baiser sous X* en 2010.

Éric Paradisi

En retard sur la vie

Fayard Roman

“ L'extrait

Meryl disait que ça n'existait pas, la distance en amour, c'était seulement un manque d'amour. J'ai traversé au carrefour. Les feux clignotaient. Je me suis retourné sur la silhouette d'une femme, immobile, les yeux plongés dans les déchirures du ciel. Ça m'est revenu d'un coup, ce thème lancinant de trompette, Miles Davis, *Ascenseur pour l'échafaud*. Louis Malle aussi n'aimait que les actrices, pourtant la plupart sont invivables. Trop de succès. Pas assez. Trop de pression. De rivaless. De désillusions. Un soir, sous l'impulsion de Christel, nous avons poussé la porte de l'hôtel du quai Voltaire, là où le réalisateur avait tourné une scène du *Feu follet*. Nous avons bu un verre au bar, nous remémorant Maurice Ronet qui s'y était accoudé en 1963. Un dandy qui s'exècre, argent dilapidé, jeunesse envolée, séduction engloutie sous l'ivresse, lucidité face à l'échéance. Plus de vingt ans après, l'endroit était figé à l'identique. J'avais caressé le bois épais et brillant du bar, songé à quel point Maurice Ronet incarnait l'errance spectrale du personnage de Drieu La Rochelle. Ce désespoir sous-cutané.

”

Alexis Salatko

Celui qui n'a jamais connu l'échec, cet homme-là ne peut pas être grand.



Le livre

Une nuit de Noël, je me suis allongé dans la neige au fond du bois de Boulogne, décidé à me laisser mourir de froid. Mais une femme m'a sauvé et hébergé chez elle contre toute logique. Sur un ton où l'autorité le disputait à la douceur, comme en échange d'un service que je ne lui avais pas demandé, elle exigea que je lui raconte ma vie. J'avais tout sacrifié à l'écriture. Mon père, lui, avait tout sacrifié au jeu. Durant mon enfance, il désertait notre maison du Cotentin à la moindre occasion pour assouvir son vice et il régla d'un coup les problèmes de mon adolescence en m'expédiant dans un collège irlandais.

Jeune homme, au moment précis où je crus ne plus devoir entendre parler de lui, au moment où je publiai mon

premier roman avec éclat et rencontrai un célèbre cinéaste prêt à m'encourager dans la carrière artistique, mon père trouva le moyen de mourir assassiné.

Mon père, ma malédiction! Ce dandy, ce flambeur, ce golfeur de génie avait laissé des dettes, dont ses anciens complices, qui organisaient des paris sur ses parties truquées, me tenaient pour comptable! Je dus troquer la plume contre un club de golf, et me laisser trimballer de green en green dans un camping-car dégingué pour effacer l'ardoise paternelle. Voilà ce qui m'avait fait renoncer à l'écriture.

Tandis que je la racontais à une inconnue, je découvris que l'histoire de ce renoncement constituait la trame d'un étonnant roman noir...

À propos d'*Horowitz et mon père* :

« Una storia formidabile. »

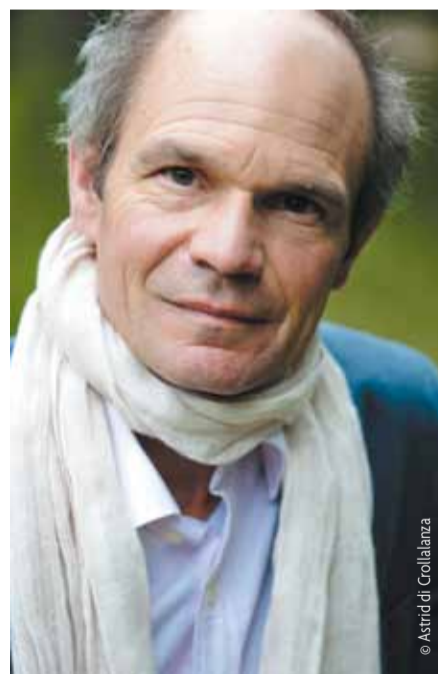
Roberto Benigni

« Alexis Salatko restitue avec justesse et émotion la lutte quotidienne des déracinés pour s'adapter à leur nouvelle vie tout en conservant le lien avec la patrie perdue. »

Roman Polanski

L'auteur

Alexis Salatko renoue avec la veine du « mentir vrai » qui avait valu son succès à Horowitz et mon père (Fayard, 2006), prix Freustié. Avec une ironie qu'il serait hasardeux de ne pas prendre au sérieux, il fouille les épisodes les plus décisifs de sa jeunesse pour bâtir une autobiographie en forme de polar, où le suspens et les lois du genre ne l'empêchent pas de se mettre à nu.



L'extrait

Elle me fit pénétrer dans un grand appartement au troisième étage d'une résidence de luxe: la Renardière. Pas de meuble. Des malles portant l'étiquette US Air Line étaient entassées au centre du salon. Un immense plastique couvert de gravats et de poussière pro-

tégeait le parquet. Sur le balcon, des arbustes enturbannés de voiles blancs sommeillaient dans des bacs, évoquant de gigantesques barbes à papa. Venait-elle d'emménager? Je ne lui posai pas la question. À quoi bon? Mieux vaut ne rien savoir des gens qu'on ne reverra jamais. Nous avons mangé du museau et des pommes de terre à l'huile, dans la cuisine, debout près du réfrigérateur qui gelottait. La condition humaine reprenait possession de ma carcasse en lambeaux.

Je m'étonnais de l'extraordinaire sang-froid de cette femme qui vivait apparemment seule et accueillait chez elle un inconnu dépressif et suicidaire, un « homme des bois » au comportement imprévisible. Elle a ouvert une bouteille de saumur-champigny et a tendu son verre pour que je la serve. Sans obtempérer, j'ai fouillé son sac à main à la recherche de ses clés de voiture. Seule chose à faire, filer au plus vite. Mes doigts ont heurté un objet froid. Elle a pincé légèrement les lèvres en me voyant sortir un revolver. J'étais interdit. L'arme était chargée. Une intuition m'a aussitôt traversé l'esprit.

- Alors vous aussi, dans la forêt, vous songiez à... Et si je n'avais pas été là, nous serions tous les deux...

- Rendez-le-moi, m'a-t-elle supplié.

- Pas question. Vous m'avez sauvé la vie, permettez que je vous rende l'impolitesse.

Ayant glissé le flingue dans la poche de mon crasseux duffel-coat, j'ai pris les clés de la Smart et j'ai gagné l'ascenseur.

J'ai mis le contact. Mais pour aller où? Retourner dans la forêt et attendre la mort blanche? Vouloir en finir est une chose. Passer à l'acte est différent. L'autre soir j'en avais le courage. Mais c'était l'autre soir... J'ai levé les yeux vers la résidence. Marie-Angélique se tenait sur le balcon, au bord du vide. Oh! Seigneur... J'ai bondi de la voiture et lui ai crié de ne pas faire l'idiote.

- Vous m'entendez... Ne bougez pas... J'arrive!

Elle était propriétaire de tout l'immeuble, un héritage de son grand-père paternel, armateur à Anvers. Elle me proposa le petit studio au quatrième. ”

Anne-Sylvie Sprenger

Le livre

Petit matin froid de novembre. Judith, fade institutrice de la Capitale, a décidé de mourir. Sur les rails, sous l'express qui vient du nord. Au volant de la locomotive, Paul freine à temps. C'est la rencontre, le grand salut.

Enfin, la vie commence. Judith veut vivre avec Paul, réapprendre à aimer avec lui. Il connaît les arbres, les oiseaux. Alors elle quitte tout, son travail, sa famille, ses attaches, pour s'installer dans une ville perdue.

Mais Paul a un autre visage.

De plus en plus souvent, il s'enferme avec sa bouteille. Les disputes s'enchaînent, les cris bientôt, les coups aussi. Face à cette maîtresse incontrôlable, Judith perd pied.

À cette ville hostile, elle demeure étrangère. Rien ne sait l'apaiser. Surtout pas sa belle-famille, les Jolidon. Cinq femmes aux petits soins du Fiston – un gynécée, un poulailler.

Pourtant Judith reste.

Jusqu'au scandale, tonitruant.

À propos de *Vorace* :

« Un roman est beau lorsque son écriture se met à la hauteur de son gouffre. Une parole romanesque est crédible lorsque son style lui donne corps. »

Jacques Chessex, *Le Nouvel Observateur*

À propos de *Sale Fille* :

« Ce qui est intense ne peut être long. »

Patrick Besson, *Marianne*

À propos de *La Veuve du Christ* :

« Ce n'est certainement pas moral. Mais on ne fait pas de littérature avec de bons sentiments. »

Jean-Michel Olivier, *La Tribune de Genève*

« Ce qui captive, au fond, Anne-Sylvie Sprenger, c'est la folie du désir. »

Vincent Roy, *Le Monde des livres*



L'auteur

Révélee par Jacques Chessex avec *Vorace* en 2007, Anne-Sylvie Sprenger travaille les silences, ces instants entre deux phrases, deux chapitres, qu'elle laisse chacun remplir à sa façon. Fascinée par les relations d'amour monstre, l'auteur de *Sale fille* (2008) et de *La Veuve du Christ* (2010) interroge la notion de basculement : un homme bien noie ses silences dans l'alcool et la violence ; sa femme délaissée se laisse séduire par la folie. Tragédie grotesque et critique de l'autofiction, *Autoportrait givré et dégradant* illustre aussi l'enlisement de la Suisse dans l'intolérance et le secret.

Le désespoir est un animal enragé.

L'extrait

Une après-midi comme une autre, ou presque. L'heure de la sieste. Judith s'est couchée avec son enfant dans le grand lit qu'elle ne partage plus la nuit. Depuis quelque temps, Judith a l'impression de ne faire plus que ça : dormir. Allongée sur le côté, genoux remontés près de sa poitrine, la jeune femme enveloppe le nourrisson, le protège comme s'il était toujours en elle. Profondément, intensément, éternellement en elle.

À intervalles réguliers, le souffle du petit corps vient caresser son visage. Judith s'émeut, Judith s'affole : elle ne peut pas l'abandonner. Alors : partir avec ? La tuer avant ?

Judith s'emballe, Judith déraisonne.

Déjà, elle imagine toutes sortes de scénarios, les méthodes douces, les gestes sûrs, assésés sans plus aucune hésitation. Judith tremble. Elle doit mourir avec sa fille. Mais comment ?

Si seulement elle pouvait s'éteindre là, sa petite serrée tout contre elle. Elles s'arrêteraient juste de respirer. Leurs cœurs lâcheraient, leurs cerveaux s'étoufferaient et elles partiraient ensemble, là-bas. Où aucun Dieu, aujourd'hui c'est certain, ne les attend.

Le petit corps se tord, il s'étire longuement, s'enroule à nouveau sur la poitrine de sa mère. Judith n'a pas honte, elle n'a pas d'autre solution : elle ne veut pas de vie misérable pour sa fille.

Elle ne veut pas la gâcher.

Anne-Sylvie Sprenger

Autoportrait givré et dégradant



Fayard Roman

Sergio Álvarez

35 Morts

Le livre

Roman haletant où s'entrecroisent confessions et monologues au gré de l'actualité terrifiante de la Colombie, *35 Morts* parcourt l'histoire de ce pays pendant les quatre dernières décennies. Depuis la naissance du protagoniste, en Colombie, jusqu'au dernier rebondissement, à Madrid, nous le suivons dans des aventures toutes plus réelles les unes que les autres : combats politiques, enlèvements, répression, massacres, coups de filet, trafics de drogue, discothèques troubles, luttes pour la survie... Le protagoniste est une sorte de héros picaresque qui, d'un bout à l'autre du roman, va rater tout ce qu'il entreprendra.

Un souffle d'écriture, un torrent où se mêlent mille voix qui hurlent leur volonté de vivre. Un univers de violence où les « mâles » sont fleur-bleue, où les « gonesses » espèrent toujours rencontrer le chevalier blanc et où la guérilla, la brutalité policière et le trafic de drogue constituent le paysage dans lequel il faut parvenir à survivre.

L'auteur

Sergio Álvarez est né en 1965 à Bogotá. Son premier roman, La Lectora, a remporté le prix Silverio Cañada à la Semana Negra de Gijón, en 2002. Il a consacré dix années à l'écriture de 35 Morts, résultat de nombreux voyages et de recherches approfondies sur l'histoire et le milieu de la drogue en Colombie.

L'extrait

Botones commit son dernier crime neuf mois après sa mort. De son vivant, tant qu'il se balada en liberté dans toute la Colombie, il assassina trois cent vingt-quatre naïfs qui avaient eu la malchance ou l'audace d'affronter sa rage, ses ambitions ou les armes que le bandit cachait toujours sous ses vêtements. Comme tout assassin qui se respecte, Botones au cimetière n'en continua pas moins son œuvre homicide, sans avoir à gaspiller une cartouche

de plus, à poignarder une nouvelle victime ou à forcer son talent pour pendre un condamné. Il se contenta de ma modeste contribution. C'est moi, déjà couillon avant de naître, qui déchirai les chairs de la parturiente et déclenchai l'hémorragie qui ajouta une victime au palmarès de cet ex-caporal de l'armée. Le bandit avait joyeusement baisé avec Cándida, enchaîné sur une sieste après l'orgasme, et il s'était réveillé nostalgique, d'humeur à écouter Javier Solís. Il allait poser l'aiguille sur l'acétate quand son instinct de tueur lui souffla qu'un silence dangereux l'entourait. Cándida ! cria Botones. Voyant que la femme était partie, il se rappela la dévotion avec laquelle elle l'avait aimé, et il redoubla d'inquiétude. Il se mit à la fenêtre, inspecta la rue et, malgré la solitude et le silence, repéra le casque d'un des milliers de soldats que l'armée avait déployés pour l'encercler. Chienne, vendue ! cracha Botones. Il enfila son pantalon et courut inspecter la maison. Dans la cour arrière, son instinct de tueur le protégea encore une fois : au lieu de sortir, il agita son chapeau et vit pour ainsi dire rebondir contre les pavés la balle qui perfora son feutre. Pas d'issue de ce côté-là. Botones se replia, avertit Víctor et Emma, le couple

Roman traduit de l'espagnol (Colombie) par Claude Bleton.



qui habitait avec lui, de l'encercllement des militaires, leur conseilla de cacher les enfants et leur ordonna, si on frappait à la porte, d'ouvrir en vitesse et de se comporter normalement. Et si on me demande, vous dites que vous ne me connaissez pas, que vous ne m'avez jamais vu, ajouta-t-il avec ce sourire froid qui accompagnait toujours ses ordres. Le bandit revint dans sa chambre, saisit sa mitraillette, s'accroupit dans un coin et essaya d'étouffer la toux qui ne le lâchait pas.

Photo : Lucho Mariño © Alfaguara

Yoram Kaniuk

1948

Récit traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz



Le livre

Yoram Kaniuk interroge ici le jeune homme qu'il a été en 1948, survivant d'une guerre (la guerre d'Indépendance) qui relève davantage de Charlotte soldat que du récit héroïque... Il nous fait parcourir ce pays naissant, à travers des combats qui ont pour théâtre d'opérations villes, villages, citadelles, collines, monastères – des lieux qui constituent une géographie guerrière dont la logique échappe aux simples soldats. Car aucun de ces jeunes qui tombent comme des mouches ne sait manier la mitraillette, ou bien, lorsqu'ils le savent, c'est

la mitraillette qui se révèle impraticable.

À partir d'anecdotes où l'horreur côtoie le burlesque, l'écrivain compose un puzzle inédit qui, sous une autre plume, serait à peine crédible. Mais Kaniuk a le génie du détail qui illumine l'évidence. Dans une écriture à la fois jaillissante et très contrôlée, il retrouve son regard d'adolescent perplexe jeté dans la guerre avec, pour tout entraînement, quelques bains de mer glacés. Témoin privilégié d'événements qui le dépassent, d'un conflit où rien n'a été réglé malgré le prix

humain démesuré qu'il a exigé et exige encore, il ne cherche ni à justifier ni à condamner, mais pose des questions auxquelles nulle réponse valable n'a encore été trouvée.

Magistralement, avec beaucoup de subtilité, en évoquant cette guerre vieille de plus de soixante ans, Yoram Kaniuk nous parle d'aujourd'hui. À travers chaque description de ces combats d'où personne – même pas les survivants – n'est ressorti vivant, c'est l'inanité des guerres, de toutes les guerres, qui nous prend à la gorge.

Fabio Genovesi

Appâts vivants

Le livre

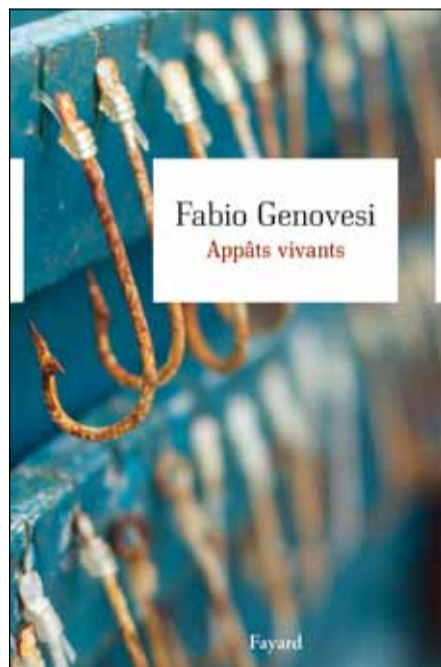
Muglione, bourgade de la province de Pise, de nos jours. Fiorenzo, dix-neuf ans, prépare son bac, chante dans un groupe métal local, et a un père ex-coureur cycliste qui tient un magasin de pêche. Tiziana, la trentaine, après des études brillantes à l'étranger, revient au pays pour essayer de secouer la torpeur de ses concitoyens. De son côté, Stefano, le meilleur pote de Fiorenzo, bassiste du groupe, gagne de coquettes sommes sur Internet en truquant des photos de plus en plus spéciales puisqu'elles vont concerner le pape soi-même. Quant au groupe métal, qui peine à décoller, il croit trouver l'occasion d'un formidable coup de pub quand une bande de papis du village, dans un regain de verdure dont ils sont les premiers étonnés et ravis, se constitue en milice anti-immigrés. Le ballet peut commencer...

Dans la meilleure tradition du néo-réalisme à la Fellini, ce roman choral bourré d'humour peint avec tendresse et légèreté l'Italie profonde d'aujourd'hui.

L'extrait

Mes cocos, la répète d'hier soir ne s'est pas bien passée, elle s'est *super* bien passée. On faisait bloc, on formait un tout compact, teigneux, une machine de guerre qui fonçait droit devant elle, écrasant tout sur son passage. C'est peut-être la perspective du fes-

Roman traduit de l'italien
par Dominique Vittoz



tival qui nous dope, le fait qu'on nous offre enfin une vraie scène, un vrai public impatient de nous entendre, en tout cas on est passés à la vitesse supérieure, ça va faire très mal. Ce matin, mes tympans sifflent encore, on avait mis le volume à fond, une muraille de son. Heureusement qu'à la pêche les oreilles sont secondaires. Je n'utilise que mes yeux, un pour surveiller le flotteur, l'autre pour suivre les pages de mon bouquin d'histoire. Je sèche les cours, c'est vrai, pour la bonne raison que ça aurait été un carnage si la prof m'avait interrogé, mais j'ai annoncé que je bossais mes cours ce matin, alors exécution, je m'y colle. Comme ça, quand elle m'interrogera dans les jours prochains, je décrocherai une bonne note, premier pas dans la conquête de mon bac. Ça baigne sur tous les fronts. À la petite exception du dossier appâts, lesquels en effet brillent par leur absence. Mais un saut au magasin réglerait le problème. J'appuie mon scooter contre un container, j'entre, accompagné du ding de la porte. Je dis bonjour à Mazingher, qui en réalité s'appelle Donato, un de nos meilleurs clients. En me voyant, mon père se lève d'un bond, quitte le comptoir, force vers la sortie.

« Très bien, alors je file, à plus tard.

- Minute, je suis juste passé prendre des asticots.

- Pas question, ça va être une grosse journée. On doit nous livrer d'un moment à l'autre des colis importants, tu les rangeras dans ce coin.

- Mais, papa, j'ai des trucs à faire.

- Moi aussi, figure-toi. J'ai des gens à aller chercher à la gare. J'aurais bien confié la boutique à Mazingher, mais il pourrait en profiter pour piquer.

- Quoi ? » M. Donato parle grâce à un appareil placé contre sa gorge qui lui donne une voix de robot.

D'où son surnom de Mazingher.

L'auteur

Né en 1974 à Forte dei Marmi, en Toscane, Fabio Genovesi a publié un premier roman, *Versilia Rock City*, en 2008. Auteur d'articles sur le cinéma, le théâtre, de reportages pour *Rolling Stone* et autres revues musicales, il a également traduit des auteurs cultes comme *Hunter S. Thompson*. Ce qui ne l'empêche pas de se consacrer à son activité préférée : la pêche sportive.

Photo : © Francesca Giannelli



L'auteur

Né en 1930 à Tel-Aviv, Yoram Kaniuk est peintre, journaliste et écrivain. Après avoir participé à la guerre d'Indépendance d'Israël, en 1948, il est parti vivre à New York. De retour en Israël en 1962, il commence à publier romans et nouvelles. Traduites en quatorze langues, ses œuvres ont été couronnées de nombreux prix. En France, il commanda l'*Exodus* a reçu le prix Méditerranée (2000) et *Le Dernier Juif* le prix littéraire de la Fondation France-Israël (2010).

L'extrait

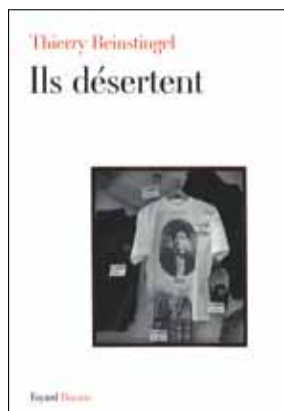
Pendant toute la durée des combats, je n'ai pas réfléchi. Pas eu de projets. J'ai fait ce qu'on me disait de faire, je n'ai pris d'initiatives que lorsque je n'ai pas eu le choix et qu'il fallait improviser. On me disait de dormir, je dormais, on me disait de me lever, je me levais. On me distribuait à manger, je mangeais. Si on ne me distribuait rien, je n'avais pas faim. Apparemment, on nous ajoutait du bromure dans notre ration d'eau, car je ne pensais pas aux filles alors qu'un an auparavant, leur féminité bourgeonnante me rendait fou. Je me souviens qu'il n'y

avait rien sous ce crâne cabossé qui était le mien. Nous nous étions portés volontaires, rien que des gamins, partisans déguenillés, si jeunes que c'en était honteux. J'étais le seul à être passé par un mouvement de jeunesse, les membres de ces réseaux-là seraient ultérieurement, lorsque nous en aurions déjà terminé avec la création de leur État. Le hasard nous avait réunis, l'un venait d'ici, l'autre de là-bas, personne n'avait de papiers à part un acte de naissance palestinien (d'Eretz-

Israël) que, bien sûr, nous ne portions pas sur nous. Pourquoi donc suis-je resté dans ce trou à crever de soif, pourquoi ne suis-je pas rentré à la maison au moment où le blocus était encore perméable ? Oui, pourquoi ne suis-je pas rentré à la maison ? Personne n'en aurait rien su, qui avait le temps de réfléchir, on aurait certainement supposé que j'avais été fait prisonnier par les Jordaniens ou que j'étais mort et enterré dans un coin reculé, peut-être étais-je devenu un « sans-famille »...

Photo : © DR





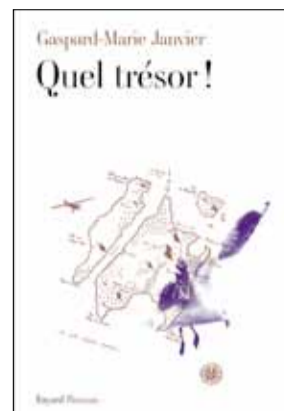
Nombre de pages : 260
 Prix provisoire : 19 €
 Code Hachette : 3632684
 EAN : 9782213668826
 Attachée de presse :
 Dominique Fusco
 Date de sortie : 22/08/2012



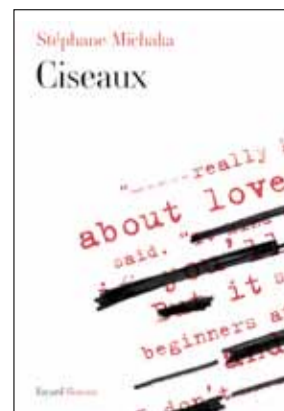
Nombre de pages : 320
 Prix provisoire : 19 €
 Code Hachette : 3532389
 EAN : 9782213629988
 Attachée de presse :
 Dominique Fusco
 Date de sortie : 22/08/2012



Nombre de pages : 176
 Prix provisoire : 17 €
 Code Hachette : 3627247
 EAN : 9782213662886
 Attachée de presse :
 Marie Lafitte
 Date de sortie : 22/08/2012



Nombre de pages : 368
 Prix provisoire : 21 €
 Code Hachette : 3634672
 EAN : 9782213670812
 Attachée de presse :
 Marie-Laure Defretin
 Date de sortie : 22/08/2012



Nombre de pages : 272
 Prix provisoire : 19 €
 Code Hachette : 3632650
 EAN : 9782213668796
 Attachée de presse :
 Dominique Fusco
 Date de sortie : 22/08/2012



Nombre de pages : 250
 Prix provisoire : 18 €
 Code Hachette : 3634581
 EAN : 9782213670720
 Attachée de presse :
 Marie Lafitte
 Date de sortie : 29/08/2012



Nombre de pages : 272
 Prix provisoire : 19 €
 Code Hachette : 3528858
 EAN : 9782213626857
 Attachée de presse :
 Marie Lafitte
 Date de sortie : 29/08/2012



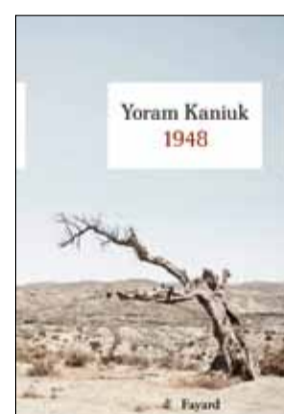
Nombre de pages : 200
 Prix provisoire : 13 €
 Code Hachette : 3627478
 EAN : 9782213663111
 Attachée de presse :
 Marie Lafitte
 Date de sortie : 29/08/2012



Nombre de pages : 448
 Prix provisoire : 22,90 €
 Code Hachette : 3630647
 EAN : 9782213666280
 Attachée de presse :
 Dominique Fusco
 Date de sortie : 22/08/2012



Nombre de pages : 400
 Prix provisoire : 22 €
 Code Hachette : 3632056
 EAN : 9782213668192
 Attachée de presse :
 Dominique Fusco
 Date de sortie : 05/09/2012



Nombre de pages : 252
 Prix provisoire : 19,50 €
 Code Hachette : 3627007
 EAN : 9782213662640
 Attachée de presse :
 Dominique Fusco
 Date de sortie : 22/08/2012

ATTACHÉES DE PRESSE

Marie-Laure Defretin :
 01 45 49 79 77
 mldefretin@editions-fayard.fr

Dominique Fusco :
 01 45 49 82 32
 dfusco@editions-fayard.fr

Marie Lafitte :
 01 45 49 79 74
 mlafitte@editions-fayard.fr

PRESSE RÉGIONALE ET SALONS

Delphine Katrantzis :
 01 45 49 82 43
 dkatrantzis@editions-fayard.fr

DROITS SECONDAIRES ET AUDIOVISUELS

Carole Saudejaud :
 01 45 49 82 48
 csaudejaud@editions-fayard.fr

SERVICE COMMERCIAL

David Strepenné :
 01 45 49 82 38
 dstrepenné@editions-fayard.fr

EDITIONS FAYARD
 13 rue du Montparnasse 75006 Paris
 www.editions-fayard.fr

DIFFUSION / DISTRIBUTION
 Hachette

Alexandre Soljénitsyne
La confiture d'abricot

« Le mensonge peut résister à beaucoup de choses, pas à l'art. »
 A. Soljénitsyne

fayard